

Séminaire de Charles Melman et Patrick Guyomard

Le symptôme de Lacan

Mardi 14 décembre 2021

Ch. Melman : Je crois que le dramatisme de ce départ pour savoir si la communication se fera ou pas convient parfaitement à ce que j'ai à vous dire. On croirait presque ça a été fait volontairement.

Comme vous avez dû l'éprouver, – ça a dû vous arriver à tel ou tel tournant de votre travail – il est des sujets qui ne sont pas sans vous faire des effets que vous ne soupçonniez pas, voire qui vous inhibent. C'est plutôt bon signe évidemment mais ce n'est pas forcément le plus agréable, je dirais, pour aborder ce qui nous intéresse.

Comme je le faisais remarquer la dernière fois, Lacan souligne volontiers quand il parle de l'inconscient, que ce n'est pas de n'importe lequel qu'il s'entretient avec nous, mais que c'est de l'inconscient freudien, ce qui évidemment introduit le fait qu'il doit en exister un autre, sinon d'autres et que le plus vraisemblable pour nous et le plus prudent est sûrement de retenir qu'il existe un inconscient freudien et que Lacan justifie de la sorte qu'il doit donc en exister un autre et il n'y a pas un grand effort à faire pour dire qu'il est lacanien.

Un inconscient lacanien.

Il ne l'a jamais dit comme ça ! Mais le dire comme ça suppose que serait résolu le transfert que nous avons tous sur l'inconscient freudien. Nous aimons bien l'inconscient freudien, ne serait-ce évidemment que par un effet mécanique lié à l'ensemble des textes qui l'illustrent, qui s'en supporte. Mais ce qu'il faut voir là, – j'ai maintenant Patrick à côté de moi sur l'écran, c'est très agréable – eh bien l'opération qui consiste à passer de l'inconscient freudien à ce que serait l'inconscient lacanien a un nom, ça s'appelle la liquidation du transfert ; est-ce que ça s'enseigne ?

En tout cas il est vif, voire d'une vivacité pénible, de constater que l'inconscient lacanien a la cruauté de nous déprendre de tout transfert, et je supposerai d'emblée, ne serait-ce que parce que c'est facile et que ça nous distrait un tout petit peu, ce serait de remarquer que la difficulté qu'a eue Lacan de se faire entendre c'est précisément de vouloir nous défendre du transfert, alors qu'il est bien évident que, freudien ou pas, nous avons tous été formés dans une culture qui trouvait son assise dans la religion, y compris lorsqu'on était laïc, c'est-à-dire une façon de s'y tenir en la refusant, et que cette résolution ne s'approche pas sans difficulté, voire sans inhibition, voire sans effet proprement dépressif. Ce que j'ai donc à raconter, je tâcherai de vous en donner des éléments pour que vous alliez y voir vous-mêmes parce qu'à vrai dire, je ne suis pas certain que ça puisse s'enseigner et je ne vois pas pourquoi je réussirais mieux que n'a pu le faire Lacan lui-même.

Mais ce que je peux faire c'est proposer à votre réflexion et à vos critiques un certain nombre d'éléments qui me paraissent... qui peuvent éventuellement ouvrir la porte à ce qui serait non pas notre attachement à la répétition des concepts mais peut-être donnerait l'ouverture pour déplacer, voire faire bouger, et considérer un peu différemment notre discipline. Vous vous rendez compte de mon ambition et de ma difficulté !

Il y a un fait indubitable et qui mériterait de vous interpeler davantage, à mon sens.

Pourquoi Lacan a-t-il ouvert son volume des *Écrits, les Écrits*, par une introduction qui est celle d'une leçon de son séminaire qu'il a appelée : *Séminaire sur la lettre volée*. Ce qui est drôle c'est que si vous considérez ce texte avec un peu de recul il pourrait vous paraître, en dehors de ce qui est manifestement sa rigueur logique, car il a été extrêmement discuté, disputé et contrarié – je me souviens en particulier de la façon dont mon ami Laplanche questionnait, harcelait, emmerdait Lacan sur ce texte qui lui semblait ne pas convenir. De quelle façon un auteur peut-il introduire un volume sur des écrits

en nous disant : je sais comme vous ce que vous attendez d'un texte, la façon dont vous en êtes déjà amoureux, abonnés à ce texte, vous en tapissez vos murs, vous baignez dedans, vous les emportez avec vous, vous n'arrivez pas à vous en séparer !

Ce texte dont vous cherchez la vérité et le sens, eh bien, ce sens il n'en a aucun, et sa vérité est précisément celle-là. Si vous lui prêtez quelque adresse qui vous serait personnellement faite, ne serait-ce que par les émotions qu'il soulève à la lecture de ce texte, sachez que c'est une pure projection de votre part. Il n'a rien à vous dire. Et de vous-mêmes qui êtes là en train de tenter de le faire valoir, disons-le qui en êtes amoureux, et qui en éprouvez les émotions y compris sensuelles bien sûr les plus grandes, sachez que vous lui indifférez radicalement. Qu'est-ce que nous dit en effet cette introduction à La lettre volée et dont la paraphrase primaire, élémentaire consiste à souligner que la simple physiologie de la parole, de son organisation en phonèmes imparables, inévitables, à moins que vous chantiez comme les oiseaux ce qu'il vous arrive de faire mais rarement, eh bien il se produit mécaniquement à tel ou tel moment une césure liée à la chute, au fait qu'il est rendu impossible qu'à tel endroit soit admis tel phonème figurant dans la batterie, inutilisable dans la batterie, et que finalement votre relation amoureuse au texte consiste, sans vous lasser jusqu'à la fin de vos jours, dans la quête de ce qui serait justement, avec cette mutation du phonème en lettre, de celle qu'il faudrait, pour que, enfin, vous soyez admis dans la familiarité de ce qui fait la parole de l'Autre et que vous soyez arrivés au terme. C'est banal ce que je dis finalement ; ça a déjà été rencontré par ceux dont la lettre est le métier. Je ne vais pas citer tel ou tel dont l'ambition a été d'écrire LE livre, celui au-delà duquel il n'y aurait plus rien à écrire, tout aurait été enfin bouclé. Or, cela, avouons-le ce serait vraiment le livre ultime, vraiment achevé ...

Donc je suis jusque-là après tout dans un certain nombre de lieux communs, sauf évidemment si l'on considère que notre relation au texte n'est pas définitivement

celle du lecteur, mais de celui qui est parlé par ce texte, et c'est à partir de là que nous nous trouvons dans ce qui s'appelle le bonheur de la vie, c'est-à-dire d'articuler un texte qui par lui-même n'a pas d'émetteur et n'a pas de sens. Évidemment nous allons faire quelques efforts, sans doute également ce soir pourquoi pas, afin de nous sortir d'un tel désagrément.

Immédiatement, parce que l'association m'en vient, je crois qu'il n'y a eu, plutôt que Mérimée, que Artaud pour s'être plongé là-dedans, non sans effet concernant sa survie psychique.

Donc souhaitons que l'expérience analytique nous permet d'actualiser d'autres folies que celle de ce type magnifique que fut Artaud. Il semble qu'il a rencontré Lacan. Lacan est venu le voir dans l'asile où il était et ça s'est mal passé entre eux. Artaud l'a expédié vite fait, estimant sans doute qu'il avait affaire à un imposteur ou je ne sais quoi, mais en tout cas il n'y a pas eu d'accrochage, il n'y a pas eu de *feeling*.

Remarquez, tirez-en tout de suite quelques conclusions, mais vous voyez bien que le manque dont il est ici question n'a rien à voir avec celui de quelque objet qui serait maternel. (nouveaux problèmes techniques...)

Je continue. Il se trouve que l'inconscient freudien, nous avons une chance exceptionnelle que Freud, en 1899 a rédigé un texte qui passe d'autant plus discrètement que traduit en français il ne signifie pas grand chose. Mais il faut en faire la lecture en langue originale pour prendre la mesure que ce qu'il expose c'est tout simplement son fantasme. Il l'appelle comme ça d'ailleurs. Le titre de l'article qu'il a ainsi publié - je ne saurais trop vous recommander si vous êtes germanophile de vous rapprocher des textes allemands, ou avec un collègue qui l'est - Freud avec sa générosité coutumière, sous le nom de Souvenir-écran, *Deckerinnerung*, qu'on pourrait traduire souvenir de couverture, mais à condition de traduire celui de *Fantasie*, qu'en français on traduit par fantasme pour expliquer ce dont il est question.

Lorsque Lacan a fait son séminaire sur le fantasme il a, comme d'habitude, rencontré de la part de son auditoire les quolibets et les remarques supposées subvertir ordinaires. On ne peut pas dire que ça le rendait joyeux mais il ne pouvait pas en être surpris et il ne l'était pas. Comme à cette époque je le rencontrais en privé dans son cabinet je lui ai parlé aussitôt de ce texte de Freud, et, ça figure d'ailleurs dans le volume consacré à ce séminaire, il m'a demandé d'en parler. J'ai donc eu l'occasion à ce moment-là de le traduire en français parce qu'à l'époque il n'existait pas en français. Il y a maintenant quelques décennies dont je n'ose pas dire le nombre. Mais ça maintient jeune car il est toujours là, et je me souviens toujours de l'effet que me fit ce texte.

Je serais très intéressé pour savoir si cet effet concerne uniquement mes travers personnels ou bien si d'autres y sont sensibles.

Je vais vous donner, c'était un travail difficile à faire, il faudrait un tableau où écrire successivement les termes allemands et les termes français côte à côte. Je vais néanmoins essayer de vous rendre sensibles à ce souvenir-écran, avec l'idée que vous irez vous-mêmes, si vous n'avez pas peur, vous confronter à lui et pouvoir nous raconter ensuite ce qui s'en passe pour vous.

Voilà ce que dit cet homme de 38 ans qui vient en analyse chez Freud, un type très bien, très sympathique, très cultivé – il s'agit évidemment de Freud lui-même – il dit la chose suivante : je vous lis quelques passages ; *« je dispose d'un assez grand nombre de souvenirs de ma première enfance que je peux dater avec une grande certitude. À l'âge de 3 ans révolus, j'ai notamment quitté la petite localité où j'étais né, mon lieu de naissance, mon Geburtsort, pour aller demeurer dans une grande ville. Or mes souvenirs ont tous pour cadre le lieu, - en français ils ont mis localité alors qu'il s'agit d'un problème topique autant que topologique, le lieu où je suis né. Ils se situent donc entre la 2^e et 3^e année. Ce sont la plupart du temps de courtes scènes mais très bien conservées et pourvues de tous les détails de la perception sensible, s'opposant aux images mnésiques de mes années de maturité auxquelles l'élément visuel fait*

complètement défaut ». Autrement dit ce qui est frappant dans ces souvenirs, c'est l'élément visuel, l'émergence - c'est moi qui interprète - l'émergence dans le champ de la réalité. « *À partir de la 3^e année les souvenirs se font plus rares et moins nets. Il se présente des lacunes qui doivent couvrir* » etc, etc.

Je passe ici un paragraphe pour poursuivre avec le trait suivant : « *de la naissance d'une sœur qui est plus jeune que moi de 2 ans et demi, je ne sais rien – Ah ! Il ne sait rien. Le départ, la vue du chemin de fer, Eisenbahn le long voyage en voiture qui le précéda n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. J'ai en revanche noté deux petits éléments survenus durant le voyage en chemin de fer, comme vous vous en souvenez ceux-ci sont apparus dans l'analyse de ma phobie. (autrement dit, en 1899, Freud en est à propos de ce fantasme qui date de son enfance, à faire l'analyse de sa phobie) ce qui pour moi aurait dû faire le plus d'impression c'est une blessure au visage – je vous passe mes digressions sur le terme allemand – blessure qui me fit perdre beaucoup de sang et pour laquelle je fus recousu par le chirurgien. Je peux aujourd'hui encore tâter la cicatrice qui témoigne de cet accident mais je n'ai connaissance d'aucun souvenir qui témoigne directement ou indirectement de cette expérience vécue. Peut-être n'avais-je d'ailleurs pas encore deux ans à ce moment-là.*

Mais il en vient à un troisième groupe de souvenirs qui concerne, qui concerne quoi ? en tout cas ce qu'il rassemble avec ce que je viens d'évoquer, la façon d'avoir quitté son lieu de naissance, la naissance de sa sœur dont il ne se souvient pas, l'accident en chemin de fer et la cicatrice, *mais il y a un autre matériel, une longue scène et plusieurs petites images avec lesquelles je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. La scène me paraît assez indifférente et sa fixation avec des détails :*

Permettez-moi de vous la dépeindre : « *je vois une prairie carrée, carrée, quatre coins, un peu en pente, verte et herbue. Dans ce vert beaucoup de fleurs jaunes, de toute évidence du pissenlit commun ; en allemand Löwenzahn le pissenlit s'appelle, comme en anglais "dentdelion" et je crois que c'est*

également traduit de la sorte en français “dent de lion“ Dans ce carré vert et herbu il y a donc beaucoup de fleurs jaunes, de toutes évidence le pissenlit commun.

En prenant le risque d’anticiper sur la suite mais qui est absolument inévitable je vous ferai remarquer que aussi bien le terme de “lion” que le terme de ... de “dent” autrement dit de morsure, et le caractère jaune de la couleur, sont des traits qui spontanément nous ramènent au judaïsme, Il y a bien sûr le lion de Judas, et puis la couleur jaune qui à l’époque médiévale étaient dénoncée – je me suis rafraîchi la mémoire avant de vous parler – comme étant propre à Judas.

Et le détail : *en haut de la prairie* il y a donc quatre coins à la prairie et puis la prairie est en pente, et *en haut, il y a une maison paysanne. Debout devant la porte, deux femmes bavardent avec animation en allemand* je n’ai pas le terme mais on va dire *elles papotent. La paysanne est coiffée d’un foulard et l’autre est une nourrice, Kinderfrau en allemand*

« *Sur la prairie jouent trois enfants, je suis l’un d’eux, âgé de deux à trois ans, mon cousin qui a un an de plus que moi et sa sœur qui a presque exactement mon âge.* » A cet endroit-là je suis obligé de glisser une incidente, et j’aimerais bien, si Patrick a là-dessus quelque souvenir plus précis, mais je crois bien me souvenir que Freud était dans la situation paradoxale d’être, quoique plus jeune, l’oncle des enfants nés d’un frère aîné, né d’un premier lit de son père.

P.G. – Oui, c’est ça, dans mon souvenir c’est ça.

Ch.M.– Merci Patrick de me le confirmer. C’est important le problème qui va se poser parce que ce sont des spéculations sur la suite des générations, le fait d’être quoique le cadet l’oncle d’un enfant né d’un demi-frère. Mais c’est intéressant aussi, il n’en dit rien dans ce texte, il passe dessus, il l’escamote.

Donc, « *nous cueillons les fleurs jaunes et tenons chacun à la main un certain nombre de fleurs déjà cueillies ; c’est la petite fille qui a le plus joli bouquet. Mais nous ! nous les gars ... les petits gars nous lui tombons dessus et lui*

arrachons ses fleurs. La voilà toute en pleurs. Elle remonte la prairie en courant et pour la consoler la paysanne lui donne un gros morceau de pain noir Schwarzbrot. À peine avons-nous vu cela que nous jetons nos fleurs et nous précipitons nous aussi vers la maison ; nous réclamons du pain à notre tour et nous en obtenons également. La paysanne coupe la miche avec un grand couteau. Vous verrez que la miche de pain en allemand ça se dit tout simplement Laib, alors que le corps, Leib, s'écrit avec un e. La paysanne est là et elle coupe la miche avec un grand couteau. Le goût de ce pain dans mon souvenir est absolument délicieux.

Là-dessus, la scène prend fin.

Je ne vais pas bien entendu occuper notre soirée avec la lecture de l'ensemble de ce texte que je ne saurais trop vous inviter à étudier vous-mêmes pour voir de quelle façon l'inconscient freudien diffère essentiellement de celui de Lacan. En tout cas vous verrez dans les développements donnés des associations qui sont sensationnelles, y compris avec un point qui mériterait de nous intriguer qui concerne la distribution des couleurs, car il y a le vert, le jaune, le brun, le noir, et il y a également un jaune qui est plus bruni, ce n'est pas n'importe quoi c'est à propos de la robe d'une jeune fille. Donc l'intervention de la distribution de couleurs dont précisément nous savons qu'elles interviennent dans les rêves, ici c'est un souvenir, dans tous les rêves érotiques.

Ce qui m'intéresse et que je vais me contenter ce soir de mettre en attente pour une suite dans laquelle j'investis ce que Patrick voudra bien lui-même en dire, ou bien j'anticipe sur ce qui sera notre propre conclusion pour dire qu'il s'agit évidemment de la terre promise où chacun de nous remarque que la défloration rendue possible de la fille est fondée non pas sur le rapport à quelque père mais sur le support narcissique que deux petits gaillards trouvent dans leur association, dans leur confrontation. La présence de ces deux femmes, l'une paysanne et l'autre nourrice, ces deux femmes qui ont joué un rôle essentiel dans

la vie de Freud ; sa nourrice dont vous savez qu'elle fut catholique et qu'elle le conduisit à la messe et l'introduisit aux récits proprement chrétiens.

Il dit qu'il avait moins de 3 ans et à l'évidence il s'agit de l'évocation d'une terre natale aimable telle qu'il définira ce pré, la maison aimable, Heimat, et où les besoins de la vie se trouvent pleinement satisfaits, la faim aussi bien que la pratique de la défloration, à moins que bien sûr comme ils le font dans ce souvenir ils y renoncent, c'est-à-dire jettent finalement, renoncent à ce qui les avait d'abord captivés.

Je termine pour écouter Patrick s'il veut bien intervenir, sur le fait que dans la suite de ce texte on voit de quelle façon la famille a dû quitter ce lieu de naissance qui s'appelait donc Freiberg et vous savez comment le *berg*, la montagne, a pu jouer un rôle obsédant dans la vie de Freud, non seulement avec la Berggasse mais aussi le fait de passer ses vacances à aller crapahuter dans les montagnes, et que sa dernière considération sur l'altitude était d'être monté sur l'Acropole, si ce n'est le fait qu'il a fallu quitter le paradis natal du fait de la faillite de son père, faillite financière donc, pour se rendre à Vienne. Le père n'a pas manqué par la suite de prodiguer à son fils de bons conseils et en particulier de partir en Angleterre qui était une terre beaucoup plus libérale que l'Autriche à l'endroit des Juifs, qui à des Israélites permettait une place honorable et reconnue, et donc d'aller épouser cette petite cousine et former une nouvelle famille qui dès le départ eût été plus fortunée et satisfaisante que ce malheureux failli ne pouvait offrir à ses enfants. Autrement dit, si l'on devait quitter cette terre promise, néanmoins le père a donné des bons conseils, ceux que Sigmund n'a pas suivis, mais qui lui auraient permis d'avoir une existence, le mot comblée me vient, une existence qui ne serait pas marquée par la privation.

Comme on le sait ce n'est pas le parti auquel Freud s'est résolu. Mais l'essentiel est de montrer que pour lui, le message vient de l'Autre, animé par une instance paternelle, aussi bien dans la défaillance que dans le savoir dont elle fait état pour pouvoir mener une existence où on ne manque de rien. Un dernier mot

encore : Il est bien évident que dans la religion hébraïque l'insigne qui témoigne de la fidélité et du respect que le fils a retenu de ce qu'il doit à son père, cet insigne, et contrairement à ce qui était la culture ambiante, en particulier romaine, ce n'est pas spécifiquement le phallus. Etre viril dans la religion juive ce n'est pas spécifiquement porter des signes extérieurs du phallicisme, , mais c'est en revanche avoir l'accès à ce qui sera complètement original dans l'ensemble des cultes qui sont ceux de la région, avoir accès à Son Savoir c'est-à-dire être capable d'exercer une lecture correcte du texte qui lui est attribué, herméneutique comme on le sait, qui viendra occuper toute une vie, qui une fois que l'on est parvenu au sens juste, exact, ce qui n'empêche qu'on puisse obtenir cette réalisation, et là je me permettrai cet emprunt lacanien : qui fasse qu'entre S1 et S2, il y ait une communion parfaite.

On ne peut pas dire que dans la religion la femme n'existe pas. On ne peut pas le dire parce qu'elle est éminemment présente, certes au titre de la "femelle" autrement dit de celle qui se caractérise par sa faculté de production et de reproduction Mais elle existe comme Une, et peut-être même dans cette religion est-elle plus idéale que son époux, c'est-à-dire que la question que l'on pourra ouvrir c'est si le S1, ce n'est pas de son côté, du côté de l'inconscient, du côté de l'Autre, qu'il se trouve.

Je conclus sur cette remarque beaucoup trop rapide qu'il faut développer, c'est-à-dire que le fantasme de l'interprétation en tant qu'elle donne accès à ce qui serait dans le langage l'adresse cachée de l'instance animatrice de l'Autre, cette interprétation suppose elle-même évidemment que cet Autre est le dépositaire du savoir qu'il importe au fidèle de rejoindre, et c'est bien tout bêtement et tout banalement ce à quoi les orthodoxes emploient leur existence, pendant que la femme est en train de bosser, pour être au plus près possible tout en n'y arrivant jamais complètement, sauf à devenir un peu dingue, ce qui n'est pas épargné, être le plus proche possible de ce savoir.

Ceci donc, vous voyez quelle a été dans ce parcours mon ambition et ma difficulté, en une heure j'ai essayé de faire un parcours, sur lequel je serai amené à revenir, cela dépend de ce que vous-même contribuerez, mais vous pouvez voir combien l'inconscient lacanien ne suppose aucun refoulement. Je veux dire si le prix de l'inconscient freudien est le refoulement du désir sexuel pour que la sexualité ne soit plus qu'au service de dieu c'est-à-dire de la procréation, l'inconscient lacanien se dispense de tout refoulement en tant que infondé puisque ce qui fait vivre le désir, le manque dans l'Autre, est lié à une opération physiologique mécanique propre au fonctionnement du langage ; et je dirai que cette remarque que je fais là se trouve parfaitement coïncider avec toutes les enquêtes que j'ai pu faire auprès des camarades. Je n'ai jamais entendu la moindre indication d'une interprétation de Lacan qui aurait été justement en faveur de l'attribution à un savoir spécifique de l'Autre, et donc à la bienveillance de l'instance qui voulait bien éclairer la créature sur ce qu'avait à être son comportement.

Voilà. Je crois que j'ai été aussi rapide qu'audacieux, et si Patrick veut bien intervenir, si je ne l'embarrasse pas par cette proposition, je suis évidemment intéressé et reconnaissant à l'avance.

P. G. – Merci Charles.

Vous m'embarrassez tout à fait, aucun doute là-dessus, mais enfin je suis un peu là pour ça aussi.

La première chose que je remarque c'est que dans la façon dont nous engageons si vous me permettez vous et moi ce séminaire qui n'est ni planifié ni préparé par quelque chose qui serait un dialogue organisé entre nous. Quand vous m'avez communiqué le projet il était bien clair que nous n'avions même pas besoin d'être d'accord. Ce n'est absolument pas le sujet. Mais dans ce projet nous avons commencé l'un et l'autre par la question de l'inconscient. Inconscient freudien ? Inconscient lacanien ? Moi-même dans le séminaire

précédent ça m'amenait dans une autre direction mais il y avait des recoupements. Je suis parti d'une position de Lacan disant qu'on ne s'était pas assez penché sur la question de l'inconscient. Ça me semble non seulement une bonne entrée mais quelque chose qu'il faut tenir.

D'ailleurs l'article majeur de Lacan sur l'inconscient s'appelle justement "Position de l'inconscient". Ce n'est pas un article qui s'appelle : "Qu'est-ce que l'inconscient", ou "l'inconscient" mais "Position de l'inconscient" comme si c'était plus aisé ou plus important, je ne sais pas, pour Lacan, de poser à la bonne place, dans le bon lieu – comme vous en parlez – la question même de l'inconscient. On ne pouvait de toute façon saisir l'inconscient qu'à partir du moment où on l'a posé là où il fallait.

Je serais le dernier à dire que c'est quelque chose de simple mais enfin c'est de là que part Lacan.

Dans ma mémoire qu'est-ce qu'il y a dans ce texte ? En tout cas j'en retiens de mémoire, je me trompe peut-être, deux éléments majeurs qui sont pertinents dans votre propos, d'une part que l'inconscient est entre le sujet et l'Autre coupure en acte c'est-à-dire que l'inconscient s'aborde à partir du moment où tout en reconnaissant l'Autre on reconnaît une coupure par rapport à cet Autre, et où cette coupure on en fait quelque chose qui est la définition du sujet. Autrement dit le lien entre l'inconscient et le sujet, pas très facile à définir mais on peut le définir à partir du moment où c'est difficile d'appréhender un rêve sans se demander qui parle ? Qui parle à qui ? Quel est le sujet de tout ça ? Est-ce qu'il y en a plusieurs, est-ce qu'il y en a un seul ? Et donc introduire la question du sujet, surtout pour ne pas introduire la question de la subjectivité ; or on voit très bien que Lacan évite cette pente, en revanche il tient fortement à la question du sujet. Tout cela est à la fois clair et énigmatique. Je pense que c'est intéressant de le prendre sur le versant d'une énigme ; est-ce qu'on peut aborder l'inconscient sans la question de l'énigme, l'énigme comme quelque chose à résoudre, évidemment sans qu'on sache très bien la question.

C'est là où je ne sais pas très bien si je vous suivrais, à supposer que j'aie bien compris votre propos, mais on pourrait dire que la Sphinx que rencontre Œdipe n'a absolument rien à lui dire, sauf qu'à partir du moment où Œdipe se met en peine de lui répondre, ce qui va lui attirer un certain nombre de malheurs, il devient lui-même le sujet de l'énigme et il entre dans la question. C'est la réponse à l'énigme de la Sphinx qui le fait rentrer dans la question.

Donc est-ce qu'il y a là quelque chose ; est-ce que mon commentaire, mes réflexions vont dans le chemin que vous avez posé ? On peut très bien dire que l'inconscient n'a absolument rien à vous dire, et qu'il ne s'adresse à personne, sauf que quand on lui répond et qu'on essaye de l'interpréter, là on rentre dedans et les choses changent un peu ; la question de l'adresse s'introduit.

Alors c'est vraiment très intéressant de poser la question de l'inconscient lacanien que j'aurais du mal à poser d'une façon qui me satisfasse ; je ne dis pas qu'elle ne se pose pas, mais enfin si on essaye d'aller un petit peu plus loin c'est assez compliqué. En revanche la différence que vous faites entre l'inconscient freudien et l'inconscient lacanien me semble en effet tout à fait féconde, pertinente, légitime et intéressante.

À partir de ça je ne peux pas suivre votre propos de ce soir, Charles, sans aller plus loin, pas plus loin au sens de l'approfondir mais sans faire résonner les questions qu'il pose.

Le rêve de Freud, souvenir de couverture, Freud en fait une interprétation tout à fait freudienne, évidemment. Vous-même aussi d'ailleurs, vous en faites une lecture qui correspond assez bien – me semble-t-il en tout cas – à ce que nous appelons l'inconscient freudien c'est-à-dire par exemple dans la lecture du jaune, des fleurs jaunes, de la question du judaïsme et de son développement chez Freud, du rapport à la dette, à la filiation, au lien au père, questions dont on ne peut pas dire qu'elles sont à l'origine de la psychanalyse mais Freud n'a pas pu fonder la psychanalyse sans reprendre ces questions. Peut-être ce rêve

annonce-t-il – mais c'est un peu rhétorique – la découverte de la psychanalyse rétroactivement. Rien n'interdit de le dire.

À partir de là je trouve que la question se complique. Difficile d'éviter que l'inconscient soit le dépositaire d'un savoir, puisque c'est Lacan lui-même qui parle de savoir inconscient, on pourrait dire qu'il définit l'inconscient comme savoir. Ce qui ne supprime pas la question qu'est-ce que c'est l'inconscient ? Peut-être pas ce qu'on s'imagine, mais c'est difficile de l'entendre, de le poser et d'y croire sans lui poser un savoir.

D'ailleurs c'est une question très classique en tout cas pour le registre lacanien. Qu'est-ce que c'est l'inconscient ? Et quel est son lien pour accéder à ce savoir qui n'est rien d'autre que la matrice des rêves ? Ce qu'on suppose comme savoir à l'inconscient c'est ce qu'on lui suppose pour qu'il produise à travers un certain nombre d'opérations ces rêves que nous interprétons.

Est-ce qu'on peut faire l'économie, et plus que ça, un écart par rapport à la question du transfert ? C'est une question que vous proposez, j'y souscris entièrement mais cliniquement c'est assez difficile. Enfin c'est assez difficile de séparer trop l'inconscient du transfert sans justement trop faire de l'inconscient un savoir. Il y a là quelque chose à quoi nous n'avons accès que dans et par un transfert et nous savons bien, comme analystes, puisque ce que nous appelons transfert ce ne sont pas seulement les rêves où nous imaginons à tort ou à raison que le patient rêve de nous ou transfère sur nous, ce sont des rêves faits pour nous. Le rêve que le patient fait la veille de la séance on peut dire qu'en un sens c'est un rêve fait pour être raconté en séance et que le rêve contient quoi ? Des signifiants bien sûr, un message qu'il nous importe d'entendre.

Est-ce que – je vais sans doute trop loin, mais jusqu'où pouvons-nous dire que l'inconscient est un texte – je vous suis sur les développements que vous avez faits – un texte c'est une chose étrange, on lit un livre mais en fait c'est le livre qui nous lit. C'est comme ça que ça se renverse, c'est comme ça que ça se passe.

Nous lisons Lacan, mais automatiquement c'est Lacan qui nous lit et nous posons Lacan comme notre propre lecteur ; c'est la même chose qui se passait au séminaire quand on était sur le divan de Lacan, comme Lacan ne disait pas grand-chose, vous l'avez rappelé vous-même, on avait du mal à ne pas croire que telle ou telle parole du séminaire s'adressait à vous, qu'on y trouvait là une réponse, un dialogue, un accusé de réception, une prolongation de quelque chose qui avait pu effectivement être dit dans la séance.

Alors est-ce que l'inconscient est un texte ?

Oui, on peut toujours dire ça, mais c'est un texte qui ne peut devenir texte qu'à partir du moment où on le lit ou bien on est lu par lui, je dirais l'un et l'autre. Le lire ce n'est pas forcément l'interpréter, cela ne suppose pas forcément qu'on y cherche le sens dernier ou le sens ultime. Là-dessus Lacan est plutôt dans l'équivoque, l'équivoque étant la condition d'une lecture possible ; autrement c'est la lecture qui change de sens.

Sur ce point – et je vais m'arrêter là – votre communication de ce soir introduit une question que je ne sais pas exactement comment on peut introduire mais qui me semble inévitable dans notre séminaire et qui est la question de l'Autre, bien sûr qui n'existe pas, et où quelque chose peut consister comme écrire, et puis la question de la parole.

L'inconscient, ça écrit ou ça parle. Quel est le statut de la parole dans ce champ ? Je pense que pour Lacan, beaucoup plus que pour Freud, il y a une thématization de la question de la parole et que dans cette thématization la question de la parole se déploie – c'est pourquoi je dis que c'est une question délicate - le croisement du judaïsme et du christianisme auquel Lacan ne manque en aucune façon de se référer tout à fait explicitement pour peu qu'on veuille bien y regarder, et je crois que ce que nous appelons le symptôme de Lacan se déploie aussi dans ce champ et dans cette direction.

Voilà Charles, pardonnez-moi ces réflexions un peu désordonnées mais que je vous livre comme ça.

Ch.M. Je suis tout à fait en faute d'être allé beaucoup trop vite, d'une façon trop ramassée, mais dans ce premier temps, ce que j'ai tenté de rendre plus visible, que chaque point puisse être considéré non pas comme objet d'une hésitation mais considéré comme acquis comme tel. Donc si je t'ai mis dans une sorte d'embarras, je ne t'invite pas à partager le mien d'ailleurs, mais tu vois que ce qu'on appelle l'amitié, c'est bien le partage d'un embarras, mais comme tu le vois c'est la prétention de l'élève d'aller toucher aux fondamentaux, parce que c'est le fond dont il est question pour moi, avec ce qui est pour moi ce sentiment que la psychanalyse est restée sur ce malentendu et où la relation au savoir de l'Autre n'a pas été tranchée.

Tu as très justement évoqué cette coupure avec l'Autre, et qui est celle que subit le sujet, mais j'ai le sentiment qu'un des vœux du sujet est de pouvoir s'anéantir dans ce qui serait la fusion avec l'Autre, et donc le sentiment d'être directement possédé par le savoir de l'Autre. Quoi qu'il en soit, si la façon dont j'ai pu ce soir te rendre perplexe est en mesure de favoriser ce que tu pourras reprendre en janvier, je ne regretterai pas le risque que je prends de mon audace. Je ne le regretterai pas parce que je trouve que si la psychanalyse doit avoir un destin c'est, me semble-t-il, dans l'éclaircissement de ces points-là. Lacan peut dire je suis freudien. Il est freudien, mais il a résolu son transfert sur Freud, et peut-être que c'est ce qu'il appelle le mode de filiation qu'il envisage comme étant le sien, non pas la reprise mais la fidélité et l'appropriation du réel par un patronyme, par un nom, mais la reconnaissance que le réel finalement, malgré la religion, est fondamentalement un sans-nom, malgré le confort que nous avons bien sûr à le nommer.

Ce que je raconte s'inspire beaucoup des étonnements qu'a pu provoquer la conduite de Lacan, que ce soit à l'occasion de détails comme son refus en avion de boucler sa ceinture de sécurité et le fait qu'il faille que ce soit le capitaine qui sorte de sa cabine pour lui dire si vous ne bouclez pas votre ceinture, nous

revenons au tarmac et vous débarquez. Ce genre de conneries...il faut être con dans la vie pour faire des choses pareilles, mais c'était Lacan. C'était lui. Autrement dit, la sécurité moi je m'en fous, j'ai peur ou pas peur ça ne vous regarde pas. Il a bouclé sa parole, il a bouclé sa ceinture ; ou bien montant dans un taxi avec son Culebras allumé aux lèvres le chauffeur lui disant : on ne fume pas dans ma voiture, Lacan ne répondant pas, ce qui s'est terminé par un coup de poing dans la figure qu'il a reçu, le sang qui coule, les lunettes brisées etc... conneries. Lacan sur le trottoir, à minuit, en train de hélér Judith au 3è étage parce qu'il n'y voyait plus rien. Conneries. Mais quand Pierre Goldman est venu le braquer pour prendre la caisse - Lacan pour s'en débarrasser aurait pu lui refiler la recette de la journée – le type avait un revolver et tremblait, ce qui paraît-il n'est jamais bon signe - c'est du moins ce qu'on m'a dit, je n'ai jamais connu l'épreuve - Lacan prenant le risque de lui parler, jusqu'au point où l'autre il lui a filé un coup du tranchant de la main, à quelques millimètres de le tuer, sur la pomme d'Adam, ...conneries ! mais en même temps on perçoit bien qu'il y a une autre dimension : on ne cède pas à la menace.

Il est évident aussi que ses désirs n'étaient pas traités par lui sur le mode du refoulement. Ça c'était clair. Avec tous les risques que cela ...

Or chez Lacan tous ces comportements, il les accumule. Tu peux tranquillement penser que ça relève beaucoup plus d'une analyse et d'une réflexion que d'une impulsion Ça n'a rien à voir avec une impulsion. C'est un choix de vie, un mode de traiter le rapport à l'autorité, le rapport à la menace etc. Ce ne sont pas chez lui des traits, des fioritures accessoires. Ça concerne ce qui s'est tissé avec son travail d'analyste sur lui-même et sur les patients auxquels il avait affaire.

Ce que je veux donc dire, si le rapport au refoulement est complètement différent chez Freud et chez Lacan, si chez Lacan ça peut se conclure, dans mon Association, je le rappelle souvent, aborder le nœud borroméen à trois ça a été extrêmement difficile. Personne n'était disposé à aborder l'idée du fonctionnement psychique qui se passerait du rapport au nom du père.

C'est très difficile, peut-être qu'on en n'est plus là mais ça ne nous a pas donné d'éclairage salvateur. Parce que justement il n'y a pas d'éclairage salvateur, parce que c'est un nouveau type d'embarras, un embarras d'un autre type, Tu es responsable. Tu es responsable. Tu crois toujours que tu as tous les alibis que tu te donnes, c'est toi dont il s'agit, ce qui t'arrive c'est toi qui es responsable.

Donc si on sort de l'anecdote, moi je crois que les freudiens ont raison de trouver que Lacan est hérétique, si ce n'est que Lacan dira : moi ce que j'ai fait c'est que j'ai résolu le transfert sur Freud que lui-même demandait, que lui-même recommandait, c'était la finalité de la cure, et c'est en cela que je suis freudien, et est-ce que c'est en vous maintenant dans le statut d'élève à perpétuité, pour le sujet résultat de la coupure, il est tout simplement étouffé, on n'en parle plus.

Donc tu vois je redis ces truismes.

Je ne te demande pas du tout de... tu suis ton chemin à ta façon, on continue comme ça, Donc tu suis là ton chemin. Je ne peux pas dire que ça met des cailloux dans ta chaussure, ce que j'ai dit ce soir. Je me suis permis des tas de choses ce soir, mais tout ce que tu as dit j'y ai trouvé tout à fait mon compte, Tout ce que tu as interrogé est essentiel, par exemple, la force de l'inconscient c'est le rêve. Alors j'écris, le rêve, l'acte manqué, mais c'est plus que ça, c'est la foutue vie quotidienne entièrement réglée comme du papier à musique par l'inconscient et par rien d'autre que ce qui en est la manifestation et le produit.

la question sur ce que par exemple j'ai fait ce soir : est-ce que ça relève de l'inconscient ou est-ce que ça va contre l'inconscient, qui n'est pas du tout dans la même disposition. Je pense que tu as peut-être été sensible au fait que je parlais avec beaucoup moins d'aisance ce soir que je ne peux le faire ordinairement, parce que c'est contre l'inconscient, et en particulier douloureux quand il s'agit de l'inconscient freudien avec qui il y a des tas d'attaches, des tas de liens, y compris au niveau du symptôme, comment un certain nombre de circonstances originelles ont une conséquence au niveau du symptôme ; et est-ce

qu'on ne comprend jamais quelqu'un que si on a le même symptôme, ou est-ce qu'on peut comprendre autre chose que son symptôme ? Sinon on clôt les volets !

P. G : Je veux te remercier et te dire que tous ces embarras sont extrêmement stimulants. Tu as choisi d'être sur la ligne de crête, et nous allons continuer comme ça.

Ch. M. Au mois prochain, donc.

Transcription : Denise Sainte Fare Garnot
Relecture : Nathalie Delafond